

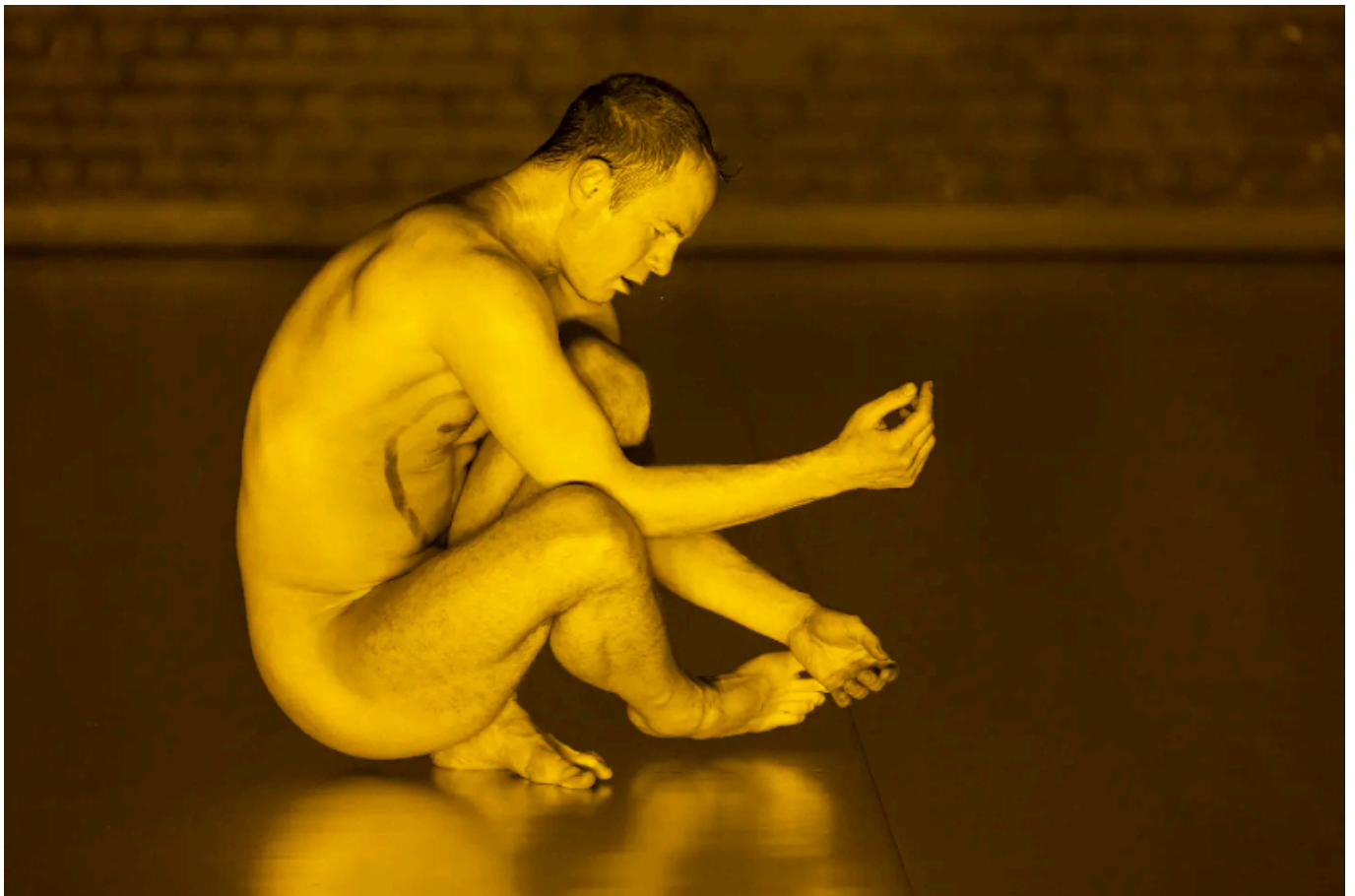
CRITIQUE, festival. 80e FESTIVAL D'AVIGNON, Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, le 20 juillet 2026. « Muette » par Boris CHARMATZ

Pour ceux qui avaient été éblouis par les trois œuvres foisonnantes présentées par Boris Charmatz à l'occasion de sa carte blanche, lors de la 78^e édition du Festival d'Avignon (en 2024) – nous pensons notamment à la puissance communiant de sa pièce *Liberté Cathédrale*, puis à son bouleversant hommage à Pina Bausch dans *Forever – Immersion dans le Café Müller* (nous n'avions pas pu assister à sa troisième pièce, *Cercles...*) -, la nouvelle création de Charmatz, « *Muette* », présentée ces jours-ci dans le sublime cadre de la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, apparaît comme un choc esthétique et émotionnel d'une tout autre nature.

Loin des foules dansantes et des architectures monumentales qu'il affectionne, le chorégraphe savoyard revient ici à l'essence même de son art : le corps solitaire, vulnérable, offert dans son dénuement le plus total. Dans la petite *Salle Tinel* de la *Chartreuse*, le silence n'est pas une absence, mais une matière vivante, presque palpable. Boris Charmatz, qui a dirigé le fameux *Tanztheater Wuppertal* de 2022 à 2025, poursuit son exploration en *solo* du corps et de la danse – comme un *contrepoint* nécessaire à ses pièces de groupe -, en

poussant la porte d'un monde étrange où le langage ne sort pas, où la bouche béante suggère des abîmes d'émotion.

Dès son entrée, vêtu de noir, il joue l'enfant puni, le corps en retrait dans un des coins du bâtiment, puis se dépouille de ses vêtements pour apparaître nu, un cœur noir dessiné sur le torse. C'est alors que naît l'image sidérante de cette bulle de salive qui grandit au coin de ses lèvres, fragile et irisée, comme un ultime rempart contre le cri. Ce spectacle est une plongée vertigineuse dans le silence comme phénomène sonore et politique. Pas de musique pour accompagner la danse, mais seulement les bruits de son corps en lutte : frottements sur le sol, souffles retenus, ou râles étouffés.



La performance est d'une incroyable force. Le corps de l'artiste (qui a aujourd'hui 53 ans), parcouru de tremblements

et de convulsions, se tord dans des mouvements désarticulés, oscillant entre la grâce d'une figure antique et le désarroi d'un survivant. On y lit l'horreur du monde, l'aliénation, une révolte sourde contre l'enfermement. *Muette* n'est pas une simple suite de *Somnole*, son avant-dernier solo ([que nous avons vu au Festival Uzès Danse en 2022](#)), il en est l'aboutissement brutal. Là où il sifflait jadis des airs pour créer sa propre musique, il nous confronte aujourd'hui à la musique organique et angoissante d'un corps en apnée. Dans ce face-à-face avec la nudité et le silence, **Boris Charmatz** livre une œuvre d'une beauté crue, qui saisit le spectateur au ventre et le laisse, longtemps après, sans voix. Un spectacle choc – et assurément l'un des temps forts de cette **80e édition du Festival d'Avignon** !



CRITIQUE, festival. 80e FESTIVAL D'AVIGNON, Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, le 20 juillet 2026. « Muette » par Boris CHARMATZ. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUE, festival. 49^e Festival « La Bâtie » de Genève (Théâtre de Carouge), le 14 septembre 2025. « 10.000 Gestes » par Boris CHARMATZ

Ce 14 septembre 2025, le Théâtre de Carouge a eu le privilège d'accueillir l'ultime création du 49^{ème} Festival « *La Bâtie* » de Genève, clôturant en beauté la dernière édition placée sous la direction artistique de Claude Ratzé. Un moment d'une intensité inouïe, un événement dont on est sorti littéralement lessivé, ébloui, transformé. Mais essayons de capturer l'essence de ce choc esthétique...

C'est par une déflagration silencieuse que s'est achevée *La Bâtie-Festival de Genève 2025*. Un coup de poing chorégraphique signé Boris Charmatz. Lui, l'artiste insatiable, l'inventeur d'un « *Musée de la danse* » qui n'a de musée que le nom, a offert aux spectateurs une expérience limite, une plongée en

apnée au cœur du geste pur. Cette « *forêt chorégraphique* », comme il la nomme, n'est pas une simple succession de mouvements ; c'est un défi lancé au temps, à la mémoire et à notre propre regard.

L'idée est d'une simplicité vertigineuse : que sur scène, aucun geste ne se répète jamais. Pas un seul. Pendant une heure, plus de vingt danseurs et danseuses, venus des quatre coins du monde, se relaient, se croisent, s'ignorent parfois, pour délivrer un flot continu de mouvements uniques. Sur la musique du « *Requiem* » de Mozart, enregistré dans une version d'une ampleur solennelle, cette humanité grouillante se débat, s'embrasse, tombe, se relève, danse comme si le monde allait s'achever. Et c'est une apothéose d'une beauté absolument glorieuse. On y voit tout, et si vite : des fragments de *hip-hop*, des postures de ballet classique, des gestes du quotidien, des cris, des murmures, des corps qui se frôlent, d'autres qui s'effondrent.



Ce qui frappe, au-delà de la prouesse physique, c'est la profondeur du propos. **Boris Charmatz** interroge l'essence même de la danse, cet art de l'éphémère absolu. ***Dix mille gestes*** est une célébration de la fugacité. Ici, le mouvement naît et disparaît dans le même souffle, aussitôt exécuté, aussitôt jeté, voué à ne jamais être rattrapé : une critique joyeuse de notre besoin de tout sanctuariser. Le spectacle a d'ailleurs été conçu de manière artisanale, à même le corps des interprètes, chacun apportant sa partition personnelle, son histoire charnelle, pour créer ce kaléidoscope vivant. Ce n'est pas un chaos, c'est un chaos méticuleusement orchestré.

Le spectateur est pris dans un tourbillon. Le regard n'a pas le temps de s'accrocher à une forme qu'elle s'est déjà évanouie, remplacée par une autre, plus loin, plus surprenante. Parfois, la frénésie déborde du plateau et les danseurs, en véritable invasion pacifique, s'approchent des gradins, nous frôlent, nous murmurent à l'oreille, brisant le quatrième mur dans un geste d'une intimité presque troublante. On en sort avec la sensation d'avoir vu mille vies défiler, une fresque humaine, tantôt drôle, tantôt poignante, comme un tableau vivant de Jérôme Bosch. Au **Théâtre de Carouge**, ce 14 septembre, **Boris Charmatz** a offert au public genevois un véritable manifeste sur la beauté insaisissable de l'instant, un mémorable et saisissant point d'orgue à cette édition 2025 de ***La Bâtie*** !

CRITIQUE, festival. 49e Festival « La Bâtie » de Genève (Théâtre de Carouge), le 14 septembre 2025. « 10.000 Gestes » par Boris CHARMATZ. Crédit photographique (c) Alain Scherer

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 9 mai 2025. « Vollmond » par Pina BAUSCH et la Tanztheater Wuppertal

Il s'est passé quelque chose, au Théâtre de la Ville, en cette soirée du 9 mai 2025. Quelque chose d'aussi rare que précieux. Quinze ans que Paris attendait le retour du *Tanztheater Wuppertal* et de l'œuvre de sa fondatrice, Pina Bausch, disparue il y a près de seize ans. Quinze ans d'absence... Et pourtant, dès l'apparition de ce rocher massif qui trône au centre de la scène, on a retrouvé l'odeur de l'orage, la sensualité des corps en mouvement, cette inquiétude douce et joyeuse qui faisait le sel des œuvres chorégraphiques de Pina. *Vollmond*, créé en 2006, est l'une de ses dernières œuvres, est ainsi de retour – et elle nous a cueillis, bouleversés, subjugués !

Sous la pleine lune, propice aux rêves, aux désirs et aux confessions intimes, **Pina Bausch** déploie une galerie de portraits dansés d'une émotion brute. On y croise des êtres en

quête d'amour, d'absolu, d'une connexion avec l'autre. Certains se frôlent, se repoussent, se cherchent avec une urgence désespérée. D'autres, seuls, semblent danser avec leur propre ombre. La scénographie de **Peter Pabst**, ce rocher énorme et immuable, dialogue avec la fragilité des sentiments humains, tandis que la pluie, l'eau qui s'infiltré, qui ruisselle, qui inonde, devient un personnage à part entière, un miroir des passions et des larmes. Une œuvre où le théâtre dansé de Bausch atteint son apogée, mêlant le trivial et le poétique, le comique et le poignant, dans une danse ample, généreuse, d'une sensualité presque insolente.



Ce qui frappe d'abord, c'est l'énergie vitale qui émane de cette jeune troupe du **Tanztheater Wuppertal**. La plupart de ces danseurs étaient des enfants lorsque Pina Bausch nous a quittés. Pourtant, ils incarnent son héritage avec une

évidence confondante, comme si la mémoire de la chorégraphe coulait dans leurs veines, comme si l'eau qui les baigne sur scène était le fleuve d'une transmission intacte. Aux côtés des rares interprètes historiques encore présentes, témoins vivants du geste originel, cette nouvelle génération insuffle à *Vollmond* une fougue, une précision et une liberté qui font revivre l'œuvre dans sa splendeur première. Les solos, sublimes, voient les bras s'allonger à l'infini, les corps se gorger de cette sève nouvelle, vitale, qui caractérise le style si reconnaissable de Bausch.

Dans *Vollmond*, l'eau est bien plus qu'un effet de scène : elle est le sens. D'abord fine pluie, puis cascade tumultueuse, elle transforme le plateau en piscine, en rivière, en océan d'une beauté à couper le souffle. Les danseurs glissent, tombent, se relèvent, s'éclaboussent, nagent. Chaque geste, chaque mouvement devient une exploration de la matière liquide, un dialogue entre le corps et l'élément. On se souvient de la scène mythique où **Ditta Miranda Jasjfi**, une des dernières interprètes originales, fouette l'eau de ses cheveux, créant un arc de diamants sous les projecteurs. C'est le moment de grâce absolue, une image qui restera gravée dans les mémoires, comme un éclat de lune dans la nuit parisienne.

Derrière cette résurrection, il y a un homme : **Boris Charmatz**. Nommé à la direction artistique du *Tanztheater Wuppertal* en 2022, le chorégraphe français a accepté un défi colossal : succéder à Pina Bausch et insuffler une nouvelle vie à sa compagnie légendaire. Pendant trois saisons, il a conjugué la préservation rigoureuse du répertoire avec des créations audacieuses, parfois hors les murs, dans des lieux iconiques de Wuppertal comme la cathédrale brutaliste de Neviges ou un terrain de football. Son départ à l'été 2025, annoncé quelques mois avant cette soirée parisienne, donne à cette représentation une résonance particulière. À travers *Vollmond*, c'est aussi l'héritage de son travail de passeur que l'on célèbre : il a su maintenir vivante la flamme de Bausch tout

en ouvrant la compagnie à de nouveaux horizons, comme en témoigne son projet *Club Amour* qui faisait dialoguer Bausch et ses propres pièces.



La seconde partie du spectacle, plus intense, plus crépusculaire, est irradiée par la lumière mélancolique de la lune. Les tableaux s'enchaînent, plus dansants, plus physiques. La pluie redouble d'intensité, les corps s'abandonnent à la transe collective. Sur un jazz sauvage, le final explose en une célébration délirante et joyeuse : les danseurs, épuisés mais exaltés, se jettent des seaux d'eau, jouent, crient, vivent. On assiste, émerveillé, à ce spectacle d'une beauté et d'une humanité totales. On comprend soudain que *Vollmond* n'est pas une pièce sur l'amour, mais sur l'espoir, sur la nécessité de se jeter dans l'inconnu, même si on doit en ressortir trempé, vulnérable, mais vivant.

Ce retour de Pina Bausch à Paris est un moment d'histoire. Le public du **Théâtre de la Ville**, debout, a applaudi longtemps, envoûté par ce voyage au cœur de l'âme humaine. Avec *Vollmond*, le **Tanztheater Wuppertal** signe une reprise éblouissante et émouvante, prouvant avec éclat que l'héritage de la grande chorégraphe est entre de bonnes mains, qu'il reste une source inépuisable d'inspiration. Et grâce à **Boris Charmatz**, à son audace et à sa passion, ce patrimoine unique a été préservé et réinventé pour les générations futures. On ne sort jamais indemne d'un spectacle de Pina Bausch. Et c'est pour cela qu'on l'aime. Une soirée d'anthologie, un pur moment d'émotion, de poésie et de vie !

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 9 mai 2025.
« Vollmond » par Pina BAUSCH. Crédit photographique © Martin
Argyroglou

**CRITIQUE, festival. 78e
FESTIVAL D'AVIGNON, La
Fabricca, le 15 juillet 2024.
« Forever – Immersion dans**

Café Müller » (d'après Pina Bausch) par Boris CHARMATZ et la Tanztheater Wuppertal

Et si on pouvait entrer dans un rêve ? Et si ce rêve durait sept heures, le temps d'une nuit blanche ou d'une journée entière, sans jamais se répéter ? C'est ce vertige qu'offre *Forever – Immersion dans Café Müller*, la proposition aussi audacieuse qu'hypnotique de Boris Charmatz pour le Tanztheater Wuppertal, et présentée à la Fabbrica d'Avignon – quelques jours seulement après son spectacle « *Liberté Cathédrale* » [donné en ouverture de cette même 78e édition du Festival d'Avignon](#). Loin du simple hommage, le chorégraphe signe ici une expérience liminale, une plongée en apnée dans l'œuvre la plus viscérale et intime de Pina Bausch.

« *Forever* » à la Fabbrica : L'éternité selon Boris Charmatz, une odyssée sensorielle au cœur du mythe Pina

Tout est clair d'entrée de jeu, on ne vient pas assister à un spectacle, on vient le traverser. Le dispositif, conçu comme une installation chorégraphique vivante, brouille d'emblée les frontières. Dans la salle et le long des coursives de **La Fabbrica**, l'on est invité à déambuler, à s'asseoir, à se lever, à changer de perspective. Le temps n'est plus linéaire ; il se courbe, s'étire, se suspend. **Boris Charmatz** a eu cette intuition géniale : faire de *Café Müller* de **Pina Bausch** une œuvre qui n'a ni début ni fin, comme si elle avait toujours

été là, murmurant ses secrets avant même l'arrivée des spectateurs et continuant à vibrer bien après leur départ.



Pendant sept heures, du 14 au 21 juillet, **vingt-cinq interprètes** se relaieront avec une ferveur presque monacale, en ne se contentant pas de reproduire la pièce fondatrice, mais en la réincarnant, la transformant, ou la fragmentant. On croise des bribes de cette chorégraphie mythique, ces corps qui se heurtent à l'invisible, ces portes qui claquent dans le vide, cette femme en chemise de nuit qui cherche sans jamais trouver. Mais chaque passage est unique, chaque interprète apporte sa chair, son souffle, son histoire. Parfois, la danse s'efface pour laisser place à la parole. Des textes d'autrices et d'auteurs, des témoignages d'interprètes marqués par l'œuvre de Bausch, viennent tisser une toile narrative et émotionnelle autour des corps en mouvement.

Ce qui frappe, c'est l'intensité de cette transmission. Boris Charmatz ne commet pas l'erreur de la momification ; il insuffle une vie nouvelle à une pièce que l'on croyait connaître, en révélant des facettes insoupçonnées. Ici, *Café Müller* devient une matière première, un matériau noble que l'on travaille à vif. L'immersion est totale, presque physique. Le spectateur, en déambulant, devient acteur de sa propre expérience. Il peut choisir de suivre un interprète, de s'attarder sur un geste infime, de se perdre dans le regard d'un autre. Chaque regard est un angle, chaque déplacement est un nouveau spectacle.



La Fabbrica, avec son architecture brute et ses recoins secrets, se prête à merveille à ce jeu de cache-cache mémoriel. On se surprend à ralentir, à retenir son souffle, à écouter le silence entre les notes de la musique. Car *Forever*, c'est aussi une méditation sur la mémoire, la fugacité et l'héritage. Comment garder vivant ce qui semble appartenir à un autre temps ? La réponse de Charmatz est lumineuse : en le dépossédant de son aura de relique pour le rendre au présent, au corps, au collectif.

Après être entré dans la salle avignonnaise pour assister à ce fabuleux spectacle, on ressort à jamais transformé, imprégné de cette poésie mélancolique et furieuse qui traverse toute l'œuvre de Pina Bausch. Avec ***Forever***, **Boris Charmatz** offre une clé, un sésame pour entrer dans l'intimité d'une icône. C'est un geste d'amour et de rébellion, un pari risqué qui s'achève en apothéose. Dans cette édition 2024 du Festival d'Avignon,

Forever n'est rien moins qu'une expérience existentielle, une boucle temporelle dans laquelle on a envie de se perdre... pour toujours et à jamais.

CRITIQUE, festival. 78EME FESTIVAL D'AVIGNON, La Fabricca, le 15 juillet 2024. « Forever – Immersion dans Café Müller » (d'après Pina Bausch) par Boris CHARMATZ et la Tanztheater Wuppertal. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage

**CRITIQUE, festival. 78e
FESTIVAL D'AVIGNON, Pelouse
du Stade Bagatelle, le 5
juillet 2024. « Liberté
Cathédrale » par Boris
CHARMATZ et la Tanztheater
Wuppertal**

Il y a des spectacles qui se regardent, et puis il y a ceux qui vous traversent comme un coup de foudre. *Liberté Cathédrale*, par Boris Charmatz et la *Tanztheater Wuppertal* – donné pour la première fois en plein air, sur la Pelouse du Stade Bagatelle – est de cette trempe-là. Un spectacle vécu comme une déflagration artistique, sur l'île de la Barthelasse, lors cette 78e édition du Festival d'Avignon.

Le pari était fou, et pourtant, le chorégraphe chambérien **Boris Charmatz** le relève avec une *maestria* désarmant : comment transposer l'âme d'une église brutaliste dans l'immensité d'un terrain de sport ? La réponse tient en deux mots : par l'incarnation. En installant la *Tanztheater Wuppertal* et la **Compagnie Terrain** sur ce *green* de Bagatelle, le chorégraphe ne cherche pas à reproduire un écrin ; il crée un ailleurs. L'orgue, les volées de cloches, et ce silence si particulier qu'il sait si bien sculpter, ne sont plus contraints par les murs de Neviges. Libérés, ils deviennent une tempête sonore qui embrasse le ciel avignonnais.

Et que dire des interprètes ? Ils sont une meute, une assemblée, au sens grec du terme – cette *ekklêsia* que le titre évoque si subtilement. Mais ici, point de dogme. Il s'agit d'une célébration païenne, une fête charnelle où la foi se mesure à la puissance des corps. Charmatz exalte l'indiscipline avec une intelligence rare. Les danseurs dévorent l'espace, le possèdent. On les voit tantôt se fondre en un bloc compact, une colonne vertébrale vibrante, tantôt exploser en une pluie de solos incandescents. Chaque interprète est une étincelle, chaque mouvement une braise jetée au visage du public, installé à même le gazon, si proche qu'il pourrait presque toucher l'effort, la sueur, l'extase.



On est happé par cette furie dansée, cette énergie tellurique qui semble répondre aux coups de boutoir de l'orgue. Les corps ne se contentent plus de danser ; ils chantent, ils crient, ils résonnent. Les volées de cloches ne sont pas un habillage, elles sont un partenaire à part entière, un rythme cardiaque collectif qui scande cette liberté chère au chorégraphe. Il est fascinant de voir comment **Boris Charmatz, à la tête du Tanztheater de Wuppertal depuis 2022**, insuffle une nouvelle sève à cette institution légendaire tout en restant viscéralement lui-même. *Liberté Cathédrale* est une œuvre de maturité, un manifeste flamboyant qui conjugue avec génie l'héritage de **Pina Bausch** et l'audace radicale de son propre langage. Ce n'est pas une pièce que l'on applaudit, c'est une pièce qui vous laisse épuisé, lessivé, mais étrangement comblé.

Voir ce spectacle à ciel ouvert, c'est assister à la naissance d'un mythe. Là où on attendait une simple représentation, Charmatz nous offre une liturgie de la révolte joyeuse. À Avignon, dans la douceur du soir, *Liberté Cathédrale* s'avère comme une communauté qui s'invente sous nos yeux, le temps d'une tempête chorégraphique et musicale absolument inoubliable. Une expérience sensorielle totale, un grand cru du festival !

CRITIQUE, festival. 78EME FESTIVAL D'AVIGNON, Pelouse du Stade Bagatelle, le 5 juillet 2024. « Liberté Cathédrale » par Boris CHARMATZ et la Tanztheater Wuppertal. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Studio Bagouet, le 2 juillet 2023. « A bras-le-corps » par Boris

CHARMATZ et Dimitri CHAMBLAS

Il y a des œuvres qui traversent les décennies sans prendre une ride, et « *À bras-le-corps* » en est la preuve éclatante. Présenté dans le cadre du 43^e festival Montpellier Danse, le mythique duo de Boris Charmatz et Dimitri Chamblas a offert au public du Théâtre de l'Agora une leçon magistrale de ce que peut être la danse quand elle se fait combat, amitié et confession intime. Ce spectacle, créé en 1993 alors que ses interprètes avaient à peine 17 et 19 ans, est depuis devenu une pièce culte de la « *nouvelle danse* » française, inscrite au répertoire du Ballet de l'Opéra de Paris. Mais le voir renaître trente ans plus tard, porté par les corps aujourd'hui matures de ses créateurs, relève d'une véritable expérience sensorielle et émotionnelle.

« À bras-le-corps » : trente ans après, le choc des corps reste intact

Sur l'espace en carré de **Studio Baouet**, les spectateurs sont placés au plus près des deux interprètes. On pourrait presque toucher le *ring* improvisé sur lequel ces deux hommes vont s'affronter et s'aimer. Cette intimité forcée supprime toute frontière et toute échappatoire. On n'est pas spectateur d'un spectacle, on est témoin d'un pacte, d'un dialogue physique aussi brutal que poétique. La puissance de l'œuvre réside dans cette évidence : ce n'est pas une reprise nostalgique, c'est une réinvention permanente, une confrontation avec le temps

qui passe, avec les corps qui changent. Charmatz et Chamblas n'ignorent pas les fragilités que l'âge ajoute à leur duel de titans, ils les exposent, les intègrent, et c'est ce qui rend la performance si bouleversante.



Portés par les *Caprices* de Paganini, les deux acolytes déploient une énergie phénoménale. On assiste à une escalade de prises, de luttes, de chutes, un véritable *fighting dance* où se mêlent la virilité brute, l'ironie et une complicité fraternelle indéfectible. Les gestes sont ciselés, sauts, torsions, empoignades, tout semble à la fois millimétré et jailli de l'instant. Mais ce qui saisit le plus, c'est l'humanité qui se dégage de l'épuisement. On voit la fatigue, les corps qui s'essoufflent, la peau qui rougit. Ils ne se cachent pas, ils dansent la vérité de leur âge, la transforment en résistance.

À *bras-le-corps* est un manifeste sur l'amitié et la transmission. Au-delà du choc visuel, la pièce laisse un sentiment de plénitude, presque de catharsis. Les deux

danseurs, exténués mais complices, finissent assis côte à côte. Le public prend alors conscience d'avoir assisté à un moment d'histoire, à la célébration d'un lien que le temps n'a fait que renforcer. Un grand moment d'émotion collective pour cette **43e édition de Montpellier Danse**, qui confirme que certaines œuvres deviennent immortelles parce qu'elles sont, simplement, humaines.



CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ».
MONTPELLIER, Studio Bagouet, le 2 juillet 2023. « A bras-le-
corps » par Boris CHARMATZ et Dimitri CHAMBLAS. Crédit
photographique (c) Maximilian Pramatarov

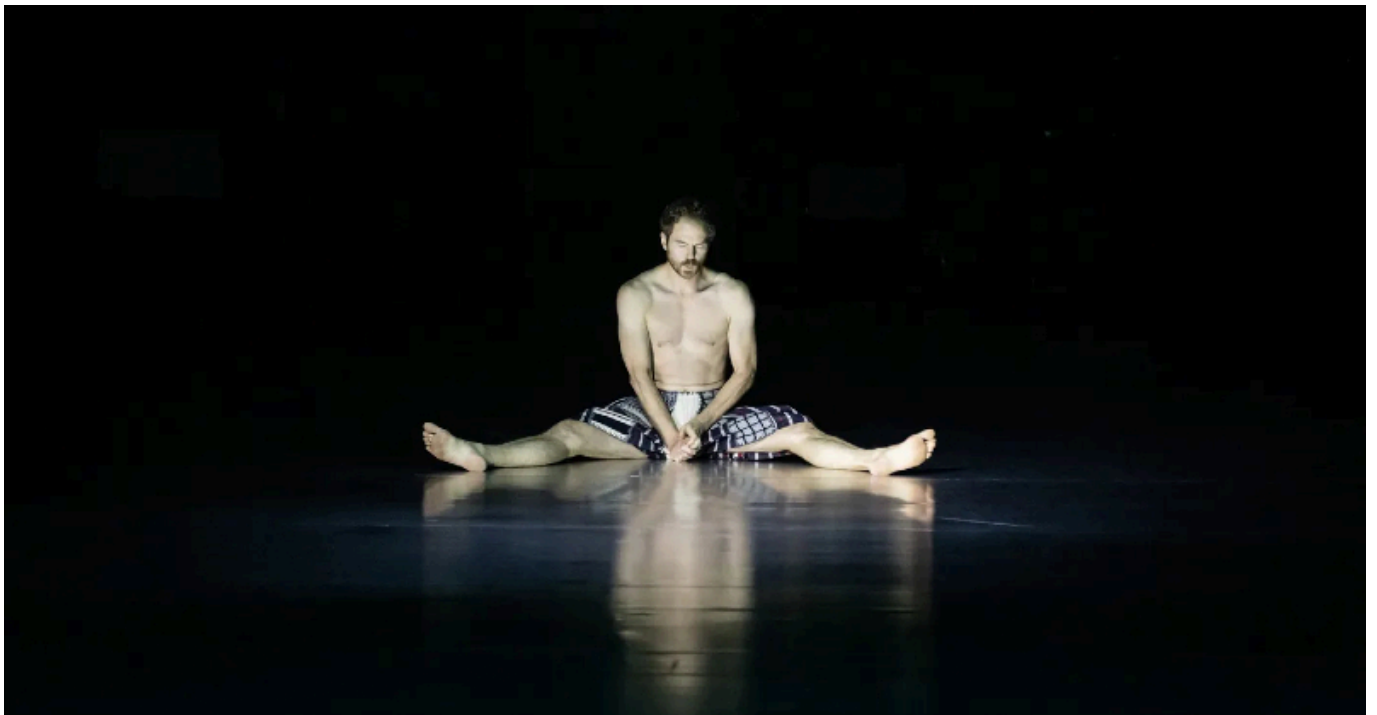
CRITIQUE, festival. 27ème FESTIVAL UZES DANSE (L'Ombrière), le 10 juin 2022. « Somnole » par Boris CHARMATZ

Il est des spectacles qui vous happent dès les premières secondes, vous plongeant dans un état flottant où le temps semble suspendu. *Somnole*, la nouvelle création (en solo) de Boris Charmatz, présentée le 10 juin 2022 dans le cadre de la 27ème édition du Festival Uzès Danse, est de ceux-là. Une heure durant, le chorégraphe, seul sur le plateau, nous offre une expérience chorégraphique d'une force rare, explorant les confins de l'éveil et du sommeil avec une virtuosité tranquille.

Dans une pénombre verte et silencieuse, un sifflement émerge, ténu, comme un fil de souffle cherchant à toucher les limites de l'espace. C'est le début d'un voyage intérieur, une dérive hypnotique où le corps et l'esprit du danseur semblent obéir aux lois capricieuses de la somnolence. Charmatz, torse nu, vêtu d'un kilt plissé aux motifs colorés, se meut avec une lenteur qui n'est pas sans évoquer les mouvements involontaires du corps qui glisse vers le sommeil.

La prouesse technique de *Somnole* réside dans son incroyable

bande-son autogénérée. Pendant toute la durée du spectacle, Boris Charmatz siffle en continu. Il ne s'agit pas d'un simple accompagnement, mais d'une véritable partition, un flux mélodique tissé de bribes de Bach, d'airs d'opéra, de thèmes de *western spaghetti* (Ennio Morricone) ou encore de chants d'oiseaux. Ce sifflement devient le prolongement naturel du corps, une « *auto-partition* » qui rythme les mouvements et semble guider les errances du danseur. Parfois mélodieux, parfois proche du gazouillis ou de la plainte, il crée un dialogue fascinant entre l'effort physique et la respiration, entre la conscience et l'inconscient. C'est un langage à part entière, qui dessine une cartographie éphémère de l'état cérébral du *performer*.



Loin de l'effervescence des grandes pièces de groupe qui ont fait sa renommée, **Boris Charmatz** investit ici le format minimaliste du *solo*. Il explore le « *désir de la passivité* », la beauté des états de latence, « *les ressacs du rêvassement et les cris du réveil* ». Son corps, tantôt secoué de

soubresauts, tantôt en proie à des lenteurs méditatives, se fait le réceptacle de toutes les contradictions de l'état de somnolence. On le voit courir en cercles dans une lumière bleu-vert, mimant la frustration de l'insomniaque, ou au contraire se laisser aller à des gestes d'une épure confondante. Chaque mouvement semble naître d'une impulsion intérieure, d'un flux d'idées et de sensations que le chorégraphe cherche à rendre visible. Comme il l'écrit dans sa note d'intention : « *Dans ce solo j'aimerais que le travail du cerveau soit aussi visible que possible / que ce soit cela qui affleure* » .

S'il puise dans les méandres du subconscient, le spectacle n'a pourtant rien de pesant ou de cérébral. Une légèreté, un humour même, traverse *Somnole*. Les clins d'œil musicaux – du célèbre thème du *Bon, la brute et le truand* à des airs de Billie Eilish – suscitent l'émotion et l'amusement du public. Charmatz, avec une malice discrète, n'hésite pas à briser le quatrième mur, s'aventurant jusqu'à la salle pour guider les spectateurs dans une version participative d'un air de Mozart. Il joue avec le danger et l'intensité que revêt un corps livré à lui-même, transformant ce voyage introspectif en une expérience communautaire, où les rêves du danseur résonnent comme les nôtres.

Somnole est une véritable expérience sensorielle, une immersion poétique dans les limbes de la conscience. Une œuvre magistrale qui, par la seule puissance du souffle et du mouvement, nous rappelle que la danse peut aussi être un art du silence, du vide et du rêve.



CRITIQUE, festival. 27ème FESTIVAL UZES DANSE, le 10 juin 2022. « Somnole » par Boris CHARMATZ. Crédit photographique (c) Simon Gosselin